

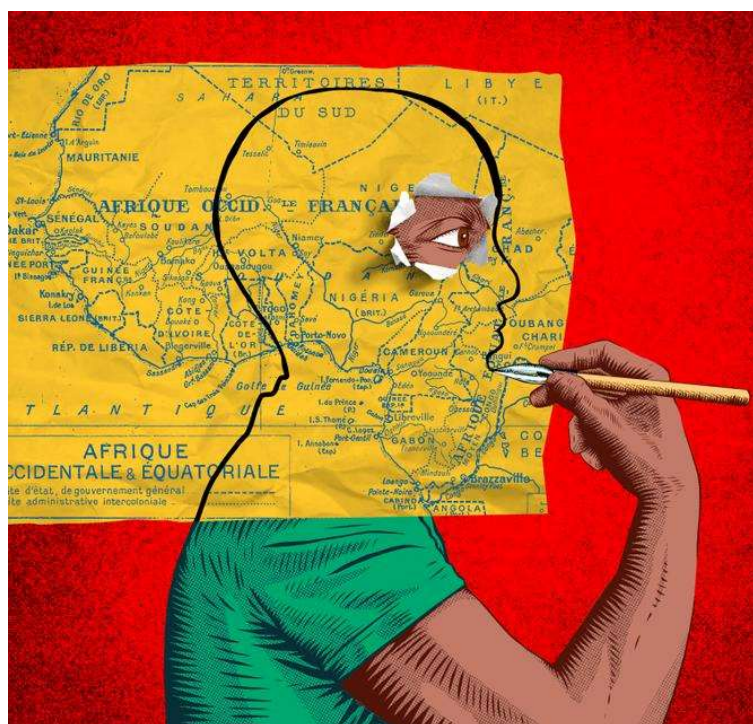
« La Source et le Signe » : Vincent Debaene rend la littérature « indigène » à elle-même

[Lien](#)

Le chercheur articule anthropologie et approche littéraire pour retracer l'histoire des premiers écrivains africains francophones – et les relire d'un œil neuf.

Par [Jean-Louis Jeannelle](#) (Spécialiste des études littéraires et collaborateur du « Monde des livres »)

Publié le 6 mai 2025 dans *Le Monde des Livres*



BORIS SÉMÉNIAKO

« La Source et le Signe. Anthropologie, littérature et parole indigène », de Vincent Debaene, Seuil, « La librairie du XXI^e siècle », 432 p., 25 €, numérique 18 €.

A l'école normale William-Ponty, au Sénégal, qui formait, avant les indépendances, les instituteurs et les cadres de l'Afrique-Occidentale française (AOF, 1895-1958), fut organisé un théâtre scolaire « franco-africain », où des classiques étaient adaptés à des sujets « indigènes ». L'entreprise aboutit en 1937 à la représentation de deux pièces composées et jouées par des élèves ivoiriens et dahoméens au Théâtre des Champs-Élysées, à Paris. Triomphe ambigu, car Charles Béart, aux commandes – il fut à plusieurs reprises directeur de William-Ponty –, y voyait avant tout des exercices propres à développer chez les élèves une conscience de soi, mais en tant qu'indigènes. « *Que leurs pensées restent africaines et qu'ils ne se servent du français que pour les exprimer... voilà l'idéal* », écrivait-il deux ans plus tôt.

De telles injonctions contradictoires justifient à première vue l'analyse sociologique faite de ces productions jusqu'à peu : situées à l'extrême marge du champ littéraire, elles seraient restées soumises aux normes du colonisateur. Quant aux spécialistes de littérature francophone, ils n'y retrouvent pas ce qui a longtemps intéressé la plupart d'entre eux : ce désir de subversion grâce auquel un « subalterne » se fait librement l'écrivain que ses formateurs coloniaux n'avaient pas anticipé.

C'est ici, au point où se jouent la critique de ce paradigme sociologique et la réévaluation des études francophones, que se situe Vincent Debaene, spécialiste des rapports entre littérature et anthropologie, dans une étude magistrale, *La Source et le Signe*. L'ambition est énorme : faire de l'anthropologie un coin enfoncé entre une sociologie trop réductrice et une littérature trop incertaine de ses critères de reconnaissance.

Pour cela, Vincent Debaene commence par nous faire redécouvrir un corpus négligé, car jugé trop soumis aux autorités coloniales : les travaux d'information linguistique, ethnographique ou historique réalisés par les élèves de William-Ponty. Des travaux initialement anonymes, avant d'être progressivement signés et de donner naissance, à partir de la fin des années 1920, au domaine dit des « études indigènes ». Les valeurs du monde noir y étaient célébrées – à condition toutefois que les brillants élèves qui s'y consacraient n'y troquent pas leur savoir contre une parole autonome, a fortiori littéraire. Il convenait donc d'objectiver le discours des sujets noirs, considérés soit comme une « source » (pour une science coloniale à venir), soit comme un « signe » (de la mentalité indigène). Dans un tel cadre, l'individu colonisé se voyait condamné à ne jamais « être le sujet de sa propre énonciation en français ».

Une littérature largement délaissée

Vincent Debaene traite ensuite du développement, entre les années 1920 et les années 1950, d'une « *littérature indigène d'expression française* ». Longtemps, celle-ci fut largement délaissée, car les histoires littéraires l'envisageaient comme un exemple de « *littérature aliénée* ». Ainsi de *Doguicimi* (1938), de l'auteur du Dahomey (l'actuel Bénin) [Paul Hazoumé \(1890-1980\)](#), première grande fiction africaine écrite en français par un ancien élève de l'école normale Saint-Louis (future William-Ponty).

Formé pour sa part à Paris, le grand écrivain sénégalais [Léopold Sédar Senghor \(1906-2001\)](#) sut retourner la contrainte et faire de la littérature orale, dont les formateurs coloniaux valorisaient le recueil, la source d'une poésie « *néonègre* » authentique, de nature à tirer de sa civilisation ancestrale les ferments d'une littérature que Vincent Debaene définit magnifiquement comme « *ce dont on ne peut retrouver l'esprit sans la lettre* ». Dès lors, toute la question est de savoir si nous sommes capables de voir dans cette littérature autre chose que les traces d'un système colonial. Là se situe la troisième ambition de cet essai : parier résolument sur le caractère littéraire de ces textes.

Tout au long de *La Source et le Signe* se déploie cette tension entre, d'un côté, la lecture documentaire de l'historien ou du sociologue, qui privilégie la contextualisation, et, d'un autre côté, la lecture actualisante du littéraire, qui parie sur la capacité des lecteurs à renouveler la pertinence des œuvres. Vieille rivalité, au détriment le plus souvent des littéraires, accusés de s'enfermer dans les textes. Mais c'est oublier que la lecture est fondamentalement adresse. Seul, rappelle l'auteur, un texte ne dit rien de sa valeur, car celle-ci est fonction « *de la position particulière du lecteur* », de sa capacité à « *se soumettre à l'épreuve de la rencontre* ».

C'est tout l'intérêt du geste accompli par Vincent Debaene : montrer que lire en littéraire, en visant cette actualisation qu'autorise l'attention à la forme d'un texte, représente une fidélité supérieure non seulement au contexte, mais à l'intention profonde de son auteur – telle du moins que la comprend chaque lecteur, qui en pluralise le sens. C'est-à-dire une fidélité à ceux qui entendaient signer leurs textes, même prisonniers des contraintes coloniales.

Extrait

« *Les premières fictions africaines (ou indo-chinoises) en français, loin d'être un lieu de contestation de l'autorité, constituent plutôt un aboutissement logique. Elles sont bien*

l'expression d'un « point de vue indigène », mais un point de vue qui ne s'oppose à aucune perspective extérieure, qui n'est pas conçu comme un rival potentiel dans un espace de confrontation où le point de vue européen s'opposerait à d'autres. Il s'agit au contraire d'accomplir ce projet de savoir qui doit permettre d'asseoir la domination en l'appuyant sur une connaissance intime des « réalités morales » locales. Ce n'est certes pas à des fins de subversion que le bandeau publicitaire de L'Empire du Mogho-Naba [1933], la monographie de Dim Delobsom préfacée par Robert Randau, proclamait : « Un Empire noir vu par un Noir ». En 1929, au seuil de l'article de Moïse Durand, « Le paysan dahoméen vu par un Dahoméen », les éditeurs du Monde colonial illustré soulignaient la valeur du témoignage qu'ils livraient à leurs lecteurs. »

La Source et le Signe, page 175